

## La souffrance est une critique

L'énigme de la souffrance nous confronte très vite à des positions extrêmes. C'est l'essence de la souffrance qui pousse à cet extrémisme. C'est un sujet qui fâche nécessairement, qui enflamme, rend mal à l'aise... fait littéralement souffrir ceux qui s'en inquiètent. Coupant au plus court, les attitudes de facilité se présentent à l'homme. Soit nous exaltons la souffrance comme lieu de conquête de la subjectivité ou d'une délivrance existentielle face aux forces chosifiantes, soit nous la récusons comme instance d'avilissement de l'homme et de tout vivant susceptible de l'éprouver à sa manière. À moins de n'y voir qu'un avatar très ordinaire de la nature et de l'existence corporelle ou psychique avec lequel il faudrait négocier au mieux.

Si toute souffrance n'était qu'avilissante, la chose serait simple. Il suffirait d'éradiquer la souffrance comme le mal. Or en éliminant radicalement la souffrance, ce n'est pas le mal que nous éliminerions, mais l'homme, mais la vie elle-même. Car écarter la souffrance, c'est faire taire non seulement le foyer d'une expérience, de la plus élémentaire à la plus complexe, mais un cri, suffoquer un gémissement, couper la parole à la répétition de la plainte, à l'élégie qui constitue une source majeure de la poésie. C'est esquiver la crise du monde, de soi et des relations qu'articule la souffrance. La souffrance déconstruit, animalise peut-être, mais elle est en même temps une résistance à la bête et souvent un foyer de constitution de soi ; fuir la souffrance sans plus, c'est fuir l'humanité et la vie, se réfugier dans les interstices de l'être, dans un espace où la sagesse proclamée se confond avec anesthésie et où la compassion révérée n'est qu'une forme relative ou transitoire de cette sagesse.

Se contenter de diminuer la souffrance sans en vouloir rendre compte, c'est déjà lui donner une chance de s'aggraver et de prendre les proportions du destin insaisissable. C'est laisser l'homme démuné face à la souffrance, lui ôter les moyens de combattre en elle ce qu'il faut y combattre. Mais s'engager à diminuer la souffrance, c'est au moins la reconnaître. Or il y a bien des manières d'esquiver

cette reconnaissance lorsqu'elle devient intolérable : non seulement en faisant comme si elle n'existait pas, en se coupant d'elle en quelque sorte, mais en la rendant *impossible*, en anesthésiant sa virtualité même, sa puissance d'émergence. À tel point que certaines formes de souffrance s'expriment dans l'impuissance de souffrir, de pleurer, d'éprouver de la compassion, des sentiments élaborés.

Or la souffrance construit le sujet indépendant du cosmos, de la morale, de l'amitié, de l'amour et de l'au-delà. Il creuse le sujet, son sens critique. C'est la souffrance du juste souffrant qui lui permet de mettre en cause la justification de son mal par l'ordre du monde ou par son injustice supposée : cela qui lui aliène ses meilleurs amis, et jusqu'à son épouse. C'est la souffrance qui lui fait pressentir une justification supérieure au monde, à la morale, à l'amitié et au lien conjugal. Mais c'est aussi la souffrance reçue comme épreuve purgatoire de mon action et de mon être qui anticipe les temps futurs dans son présent.

C'est à partir de la souffrance que l'enfer n'est plus seulement futur, un au-delà mythique, mais une actualité. Cette maîtrise du futur a surtout servi aux femmes pour clamer leur insatisfaction et maîtriser aussi leur destinée, instaurer un mode d'existence plus autonome. On a trop rarement souligné cet élément essentiel : l'ivresse de la souffrance, souvent dénoncée chez de nombreuses femmes, et surtout chez les spirituelles de la fin de l'époque médiévale et à l'âge romantique, est aussi une manière de fonder l'autonomie de leur subjectivité dans la répétition immanente.

Mais si le romantisme insiste tant sur la souffrance, c'est parce qu'il dénonce l'illusion de la civilisation du bonheur et l'optimisme sans espérance du siècle des Lumières. Il souligne le malaise de la civilisation. L'homme ne veut pas seulement jouir — serait-ce sous forme dérivée, masochiste — ni le malheur banal : il désire non seulement mieux, mais *plus*, serait-ce jouir *plus* : c'est ce que clame sa souffrance, singulièrement la souffrance mentale, à la charnière entre la vie personnelle et la vie sociale. Le dolorisme, c'est aussi une volonté de connaissance expérimentale de la réalité et des autres. Ce qui est encore une manière de prendre en relais la confiance mise par le siècle des Lumières dans la connaissance sensible,

la sensibilité, jusqu'à la sensiblerie affichée, la facilité des pleurs, y compris en public.

Sans doute, l'enfer est compris traditionnellement comme la souffrance éternelle. Aucune souffrance n'est éternelle dans l'immanence du temps. Toutefois, elle est éprouvée parfois, dans l'expérience, comme si elle était immortelle, sans possibilité d'en finir, comme si la mort n'était plus possible, comme si la mort n'existait pas. D'une manière générale d'ailleurs, l'homme vit souvent dans le bonheur aussi bien que dans le malheur, comme s'il était éternel, et pas seulement dans l'enfance ou dans la prime jeunesse, mais dans chaque moment de jeunesse de notre existence.

Bref, la souffrance, c'est une façon très aiguë de dénoncer l'insuffisance de l'existence actuelle et intemporelle, mais très concrètement aussi des relations, des prêtres, des médecins, des psychiatres et autres psychothérapeutes, des savants, des hommes politiques, des solutions militaires et des échanges commerciaux. La souffrance n'est donc pas une simple adhésion à la fatalité, ni même simplement à soi comme affectivité irrévocable, ni encore comme sympathie, compassion, voire participation naïve à la souffrance du juste. Ou alors, c'est que la participation à cette souffrance cruciale implique également une mise en évidence de l'injustice !

C'est une manière de mettre en cause les différentes formes de cures, de chirurgies, de thérapies médicamenteuses. La souffrance dénonce le mensonge des triomphes chimiques et magiques sur la maladie. C'est une manière dont l'âme et le corps se rebellent ensemble ou de manière plus dissociée. La souffrance est une façon dont l'esprit s'insurge contre les théories explicatives arrogantes de la réalité, des maladies ou des différentes formes de souffrances psychiques et de folie, mais aussi contre l'assujettissement au gouvernement d'un système pédagogique, scolaire, carcéral, asilaire ou hospitalier. La souffrance conteste la fermeture et l'autosatisfaction des théories et des pratiques, des rituels sociaux. Elle relance la recherche face au monisme supposé de l'être, à l'enfermement de la volonté dans son acte, et face à la séquestration du savoir duel.

Elle est impliquée dans une poursuite sans faille et sans découragement possible de la lutte contre la souffrance. Oui, la souffrance est enrôlée dans la lutte contre la souffrance. Pour lutter efficacement contre ce qu'il y a de mal dans la souffrance, pour s'y affronter à propos, il faut en quelque sorte la souffrance appropriée. Celle de la recherche, de l'esprit tendu, des moyens considérables à mettre en œuvre, des existences entièrement engagées pour inventer des voies nouvelles de libération, des nuits blanches pour une nuit de vrai sommeil, celui qui donne goût de l'éveil !

Toutefois, la souffrance où l'esprit est présent au premier plan, voilà qui blesse à outrance, mais laisse aussi la possibilité d'une persistance dans la mémoire et, à partir d'elle d'une mutation, qu'elle soit déclenchée par le ressentiment ou le pardon qui lui ouvre un avenir inédit ; sans exclure une forme de douceur éprouvée à propos des épreuves passées et désormais surmontées. Cela rend possible également la souffrance comme répétition. Ainsi d'une manière exemplaire, chez l'alcoolique. Néanmoins, la répétition est elle-même ambiguë : elle donne aussi un sentiment de sécurité, une assurance ontologique, un rapport à la maternité de l'être, comme indemne de la loi. La loi ne nous le dit pas deux fois. Nul n'est censé l'ignorer. Elle manque de désir. La répétition alcoolique préfère l'ivresse de la souffrance à une loi sans désir. Dolorisme comme expérience d'un désir de sécurité.

La souffrance détruit de nombreuses espérances, mais engendre aussi des rêves, des désirs. C'est ainsi qu'elle est souvent enrôlée dans le processus créateur, même si l'on ne peut évidemment identifier création et souffrance, génie et folie, suivant le regard romantique. Celui qui a souffert d'une longue maladie n'arrête pas de s'émerveiller devant la santé, la moindre lueur de santé qui demeure nécessaire à la maladie elle-même pour se développer dans ma vie. Force de santé et de tous les projets qu'elle autorise.

La souffrance isole, mais le bonheur aussi. La souffrance, pas moins que le bonheur, est l'occasion de se fermer ou de s'ouvrir à certains aspects inconnus de soi ou du drame des autres, dans le présent ou le passé : mémoire et souffrance sont souvent liées. La souffrance isole, mais elle est aussi le foyer d'une communauté de destinée lorsqu'elle est partagée par l'épreuve de tout un peuple

confronté à des moments pénibles de son histoire. La souffrance est une porte verrouillée de l'extérieur, elle nous protège des agressions fatales du dehors et nous emprisonne derechef, mais nous pousse aussi à faire appel à l'autre pour nous délivrer. Les souffrances ne sont jamais simplement voulues, choisies, même à un degré de profondeur qui est celui de la ruse de la vie confrontée à une agression et qui préfère une maladie temporaire voire une hallucination ou un délire, plutôt que de mourir, de se suicider, de désespérer de soi et des autres. Les souffrances nous choisissent plutôt, mais en se profilant suivant le style de chacun. Il y avait autrefois au Caire un mutilateur professionnel qui savait vous estropier quelqu'un suivant la personnalité de celui qui désirait apitoyer autrui pour subvenir à ses besoins vitaux par la mendicité !

La souffrance apprend à écouter et à s'exécuter, sans se suffire de promettre. Il y a une épreuve de vérité dans la souffrance : elle fait le partage entre le résiduel et l'essentiel. Non seulement elle constitue un visage personnalisé par les rides de la vie, avec sa beauté singulière, jusqu'à l'éclat de sa laideur singulière, mais elle dévoile en nous la tentation de la dissolution, le découragement, la fascination par la démission de soi. Évasion de la souffrance intolérable qui est possible en désactivant l'animation spirituelle de cette souffrance, en énervant la souffrance, en lui ôtant le dard susceptible, pour la transformer en simple douleur et lui sommer l'ordre de se tenir tranquille.

Oui, une souffrance n'est vraiment blessante que lorsqu'elle est investie par l'esprit. De même, un plaisir n'est vraiment durable que lorsqu'il est animé par la vie de l'esprit ; autrement, c'est un plaisir éphémère, un choc émotionnel dénué de la force et de la consistance des sentiments. De telles contrariétés ou de tels plaisirs dont l'esprit s'est désengagé — ce qui relève souvent de l'ordre commercial ou industriel, du plaisir facile, aisément reproductible — nous nous remettons généralement très vite. Par contre, dans une douleur habitée par un esprit vif, se passe une souffrance avec un je-ne-sais-quoi d'*inguérissable* !

Mais c'est aussi parce qu'il y a plus que la souffrance dans la souffrance : il y a la faute, la souffrance envenimée par la faute qui l'aggrave et lui donne un caractère singulièrement dramatique et vénéneux. Il y a la souffrance

infligée à autrui ou par lui, dans la rupture du lien social. Il y a la souffrance provoquée par le refus de reconnaître l'autre comme personne et non comme produit ou effet de la nature, du psycho-sociologique. Il y a la souffrance induite par l'exploitation humaine, par les anonymes abus de biens sociaux, par le pillage de l'environnement, la nature souillée, les pollutions de l'air et de l'eau, l'emprise propriétaire sur la terre et les sous-sols, ces biens communs par excellence ! La souffrance est aussi un drame de la communauté humaine en son entier. Un drame essentiellement relationnel. Avons-nous besoin d'évoquer les injures expressément blessantes, les déshonneurs propagés, les disqualifications haineuses, les chagrins d'amour, les flambeaux soufflés, les infidélités, les cruautés mentales, souvent au quotidien, sans éclats apparents ?

Il nous faut inévitablement revenir à la question commune, du moins dans la modernité, car autrefois la souffrance était plus une réalité inhérente à l'existence qu'une question de signification : la souffrance a-t-elle un sens ? La souffrance a un sens si et seulement si la vie a un sens, car il n'y a pas de vie évoluée sans souffrance. Les anciens parlaient volontiers, en dehors de la souffrance comme sanction pénale, suite normale de la faute, de la souffrance positive comme épreuve de discernement qui sépare les scories du métal précieux. En outre, la souffrance recèle souvent un sens paradoxal : celui de souffrir du manque de sens des relations humaines, de l'indifférence du monde, de l'injustice. La souffrance est à la fois sens et appel de sens, dénonciation, de par son épreuve, de l'insignifiance régnante. Ce qui nécessite un bon usage du non-sens de la souffrance, de la fracture qu'elle induit dans le *continuum* satisfait. Il reste que la souffrance cherche une issue et qu'elle ne la trouve pas en elle-même, ni dans son sens ni dans son insignifiance !

Cela dit, il faut sans aucun doute combattre ce qui dans la souffrance est à combattre le plus énergiquement du monde. Il reste qu'un tel conflit implique la souffrance même de l'affrontement. Même la solution d'esquive de la souffrance par l'analyse ou sa réduction à l'illusion (comme la jouissance complice), implique un effort de pacification ou d'autosuggestion anesthésiante identifiée avec la vraie sagesse. Il faut s'entraîner mentalement et ascétiquement pour en arriver là ! Et puis, l'identification à un modèle de sagesse, qu'il soit image paternelle ou

maternelle, figure extra-familiale ou un visage divin, convoque toutes nos forces, en appelle à un dépassement coûteux. Même se dire en disposition de tout recevoir de la grâce exige la puissance douloureuse de l'accueillir entièrement. La puissance d'accueil exige une vertu de force, d'endurance et de susceptibilité, celle de l'hospitalité dans son essence.

Qu'en est-il de l'assomption de ma souffrance — et d'abord celle envenimée par la faute évoquée plus haut — par la souffrance de l'autre, et par excellence celle de Jésus crucifié ? Aujourd'hui, l'ensemble du monde chrétien paraît s'aligner sur cette vulgate : ce n'est pas sa souffrance qui nous sauve, mais l'amour de Dieu qu'il manifeste dans sa vie, ses signes de guérison, sa parole de libération, par sa souffrance et sa mort. Cette mort injuste et dénoncée comme telle vigoureusement, mais qui reçoit sa justification dans l'amour divin lui-même en tant qu'il s'expose à cette injustice pour témoigner de la vraie justice et, par là, nous rendre nous-mêmes justes, malgré l'acuité de nos souffrances, celles qui sont rendues d'autant plus aiguës par la profusion de nos injustices qui les enveniment. Envenimement si profond qu'aucune méthode d'éradication simplement humaine ne peut en venir réellement à bout — car toutes, y compris les meilleures et les plus efficaces d'entre elles, les plus humanitaires, sont déjà contaminées par ce même drame, ce même venin de l'injustice et de la malignité spirituelle. On le constate chaque jour.

Ce qui paraît le plus étrange, c'est que le motif traditionnel de la souffrance substitutive, celui qui a nourri l'essentiel de l'espérance chrétienne du salut dans les milieux autrefois nommés païens, n'est plus du tout reçu. Il y est même souvent perçu comme un archaïsme intolérable. Ce qui est justifié dans la mesure où, en effet, cette idée de la souffrance de Jésus comme substitution infinie, souffrance nous obtenant le salut à notre place, comme la place propre et incessible du Christ, est une idée étrangère aux Évangiles comme à l'Ancien Testament, sauf dans les passages qui s'inspirent de quelques versets d'Isaïe et demeurés isolés ! On a remarqué que cette idée de salut par la souffrance substitutive et volontaire (distincte du bouc émissaire involontaire ou complice culturel) est une idée assez universellement partagée par toute la culture antique non-chrétienne.

Ce n'est pas un hasard si cette doctrine de la substitution triomphe dans certains écrits pauliniens, destinés d'abord à des étrangers à l'espérance d'Israël. C'est une ruse de prédicateur ouvert à l'universel. Mais une ruse qui n'est pas un procédé cynique. C'est pour enraciner la nouveauté du message évangélique dans une puissante expérience humaine, cette conviction largement partagée : pour obtenir quelque chose, à plus forte raison une guérison ou un salut, il faut payer ! Et si je ne puis pas payer moi-même, d'autres doivent payer à ma place, notamment comme otage.

Derrière l'idée de substitution, il y a l'expérience humaine universelle de l'otage, du salut qui m'advient par la souffrance de celui qui souffre à ma place, du général qui paie pour son armée (figure exaltée par les Romains), du prêtre qui s'expose à la place d'un père de famille condamné au Bunker de la faim, des boucliers humains qui servent à éviter le bombardement des sites stratégiques d'un pays, des êtres pris au hasard et qui servent de planche de salut à des gens sur le gouffre, mais qui cherchent à sauvegarder leur vie et leur liberté pour remplir jusqu'au bout la cause qui les détermine. Reste cette différence capitale : Jésus crucifié nous offre la figure de l'otage volontaire de ses frères les plus proches et, en eux, de l'humanité. Ce qui rejoint les versets bibliques sur la figure salutaire de l'*otage*, mais en lui donnant une portée théologique directe — je veux dire : impliquant la manifestation de la vie même de Dieu — qu'elle n'avait pas dans le Premier Testament.

Bref, la souffrance comme substitution libératrice est une expérience à la fois universelle et d'une brûlante actualité, spasme animateur de notre vie intime. Nous n'en avons donc pas fini de sitôt avec le sens ou l'insignifiance de la souffrance, avec sa puissance de perte dramatique et sa force salutaire.

Bernard FORTHOMME, o.f.m.  
(Paris)